

## Études d'histoire religieuse



Joseph Hofbeck, *Pierre Chastellain. L'âme éprise du Christ Jésus ou Exercices d'amour envers le Seigneur Jésus pour toute une semaine*, Montréal, Guérin, 1999, 740 p.

Ollivier Hubert

Volume 67, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hubert, O. (2001). Compte rendu de [Joseph Hofbeck, *Pierre Chastellain. L'âme éprise du Christ Jésus ou Exercices d'amour envers le Seigneur Jésus pour toute une semaine*, Montréal, Guérin, 1999, 740 p.] *Études d'histoire religieuse*, 67, 313–316. <https://doi.org/10.7202/1006790ar>

Il est d'ailleurs révélateur que pour Blackburn, seule compte l'édition bilingue des Relations accomplie par l'équipe de Reuben G. Thwaites au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Or, tous les historiens des activités jésuites savent que des sources incomparables nous sont livrées, depuis plus de trente ans, par la patiente et persévérante érudition de Lucien Campeau dans les *Monumenta Novae Franciae* ; une édition qui corrige et complète celle de Thwaites et dont on ne peut plus se passer. Visiblement, l'auteure n'a pas pris en considération les remarques si pertinentes de Luca Codignola, dans « Campeau's Monumenta vs. Thwaites Jesuit Relations : The Battle is over » (*European Review of Native American Studies*, X, 2, 1996).

L'objectif de Blackburn est d'étudier le « dialogue » entre les missionnaires jésuites et les Amérindiens afin de démontrer l'écart entre le langage de domination exprimé dans les Relations des missionnaires et l'autorité très limitée qu'ils pouvaient exercer sur leurs ouailles. Mais, malgré ses efforts, elle n'arrive pas à se démarquer de ce qui a déjà été dit sur cette question par Bruce Trigger, par l'équipe de Denys Delâge ou par d'autres, et finit par enfoncer des portes ouvertes, comme on dit, en arrivant aux conclusions que nous connaissons déjà : « The Jesuits were able to combine a policy of cultural relativism with an overriding certainty of the legitimacy of certain truths and coercive intentions to change Aboriginal people's ways of life » (p. 139). Par ailleurs, l'auteur qui se targue de faire aussi l'ethnohistoire des missionnaires jésuites aurait pu lire avec profit les travaux de David Block, Nicholas B. Cushner, Ramon Gutierrez, Asuncion Lavrin, Ernesto Maeder, Martin Moralès, Magnus Mörner, et ainsi que le tome IX de l'*Histoire du Christianisme* (Fayard-Desclée 1997) sous la responsabilité de Marc Venard, et l'ouvrage monumental *The Jesuits, Cultures, Sciences and The Arts, 1540-1773* (University of Toronto Press, 1999) dirigé par J. O'Malley *et al.* Autant d'auteurs qui ont marqué l'historiographie des missions jésuites et qui sont absents de sa bibliographie.

Dominique Deslandres  
Université de Montréal

\* \* \*

Joseph Hofbeck, *Pierre Chastellain. L'âme éprise du Christ Jésus ou Exercices d'amour envers le Seigneur Jésus pour toute une semaine*, Montréal, Guérin, 1999, 740 p.

Joseph Hofbeck a traduit, du latin au français, le premier livre de spiritualité écrit au Canada, *Affectus Amantis Christum Iesum* du Jésuite Pierre Chastellain (1606-1684), directeur spirituel des missionnaires de la Huronie. Le livre, rédigé à Sainte-Marie, a paru à Paris, en 1648. L'ouvrage, dans sa version XX<sup>e</sup> siècle, est d'une très belle facture. Le traducteur fournit une

introduction solide qui présente sobrement l'auteur, sa production littéraire, le livre et son public. La traduction m'apparaît très réussie. L'intention affichée par Hofbeck de ne pas « utiliser un langage trop moderne, sans pour autant imiter artificiellement le français du XVII<sup>e</sup> siècle » fonctionne très bien et la lecture du texte traduit est étonnement facile sans que l'on sente pour autant l'original trahi. On perçoit bien, dans l'introduction, toutes les craintes que le traducteur avait à cet égard. Comment allait s'organiser la rencontre du lecteur contemporain avec un texte si codé ? De sorte qu'Hofbeck a pris une série de précautions qui s'avèrent judicieuses. Outre le style sans enflure, l'absence d'un lourd appareil critique fait en sorte que l'appropriation du texte se fait avec le sentiment jouissif d'être le lecteur légitime du texte original, sans que vienne perpétuellement s'interposer entre Chastellain et nous la figure, forcément dérangeante, du traducteur.

Tout de même, Hofbeck ne nous abandonne pas tout à fait. Comme tous les textes de l'époque (le livre de Chastellain n'a en cela rien de particulier, contrairement à ce que semble vouloir dire Hofbeck en introduction), *L'âme éprise du Christ Jésus* est ce que nous appellerions aujourd'hui un intertexte : il zappe d'une référence à une autre, mais dans l'implicite ; les citations apparaissent dans le texte latin dans le corps même du texte sans aucune marque permettant de les identifier. Le traducteur a choisi, travail considérable, de signaler par des caractères en italique les emprunts permanents avec lesquels Chastellain a construit son texte. De plus, chaque emprunt est identifié par une note en bas de page. Si ce choix a le mérite de faire, justement, bien ressortir l'intertextualité implicite de l'original, il a aussi l'inconvénient d'en modifier profondément la lecture. Soumis à l'alternance des polices, nous passons constamment d'une voix à une autre, ce qui contribue, cette fois, à nous éloigner de Chastellain. S'il est certain que, comme Hofbeck l'écrit en introduction, le lecteur d'aujourd'hui a « d'autres sources de références et un autre univers symbolique », j'avoue ne pas partager la passion du traducteur pour la détection systématique des « sources cachées » de *L'âme éprise du Christ Jésus*, notamment parce qu'elles sont d'une prévisibilité et d'un conformisme qui n'a rien de particulièrement désarçonnant. Le livre, même dans sa contemporanéité, est évidemment un livre à plusieurs niveaux de lecture et de lecteurs, et non un livre ésotérique. Je ne pense pas du tout que, comme l'écrit encore Hofbeck, l'auteur « présupposait que le lecteur de son temps connaissait non seulement les sources, mais aussi les diverses interprétations qu'elles véhiculaient ». Voilà qui, me semble-t-il, a trop tendance à circonscrire la littérature de dévotion à une fonction purement auto-référentielle et sectaire. Le texte de Chastellain, c'est sa force et sa beauté, n'est pas seulement discours codé, texte à clef, destiné à alimenter un groupe particulier dans la construction de son micro-univers culturel. C'est, avant tout et clairement, une poésie transcendante dont la base est sensible et non raisonnée, dialogique et non narrative.

Comme tous les croyants qui considèrent que le religieux est avant tout une expérience, Chastellain entend faire de son livre un outil d'élévation. S'il parle à son lecteur et au Christ, c'est pour participer à l'établissement d'un contact que les citations implicites doivent favoriser : quel meilleur moyen pour toucher le sacré que de tisser son texte de mots qui le sont déjà ? Contre l'approche savante, Chastellain invite le lecteur à apporter « une âme vide de toute préoccupation ». Sinon, dit-il, « tu ne trouveras pas ce que tu cherches ».

Il faut le dire sans hésitation : le texte de Chastellain est d'une grande beauté. Il n'est qu'à lire les inepties qui remplissent aujourd'hui les étagères « spiritualité » de nos librairies pour s'en convaincre. Voici donc une première lecture possible pour un texte qui a priori confronte le contemporain à l'altérité diachronique la plus radicale. Comment s'appropriier ce texte ? Comment en faire usage ? Il faut le lire, tout simplement, comme un texte d'une étrange beauté, et beau parce qu'étrange. Ainsi ces grands textes catholiques du XVII<sup>e</sup> siècle feront penser à tous les textes commentaires du sacré, inventés par les hommes en tous les lieux du monde, qui veulent susciter le mystère et la participation du lecteur par certains procédés littéraires certainement identifiables. L'aveu surprendra de la part d'un historien, mais je crois qu'il faut éviter d'enfermer ce genre de texte sous trop d'érudition et de commentaires afin de lui ménager une existence contemporaine. Hofbeck, et il a sans doute raison, n'est pas tout à fait de cet avis, qui entend « ouvrir un champ de recherche et de réflexion ». Et champ de recherche, ou du moins intégration du document à de multiples champs, il y a.

Pour le théologien, et toute personne intéressée au phénomène de la foi catholique dans ses expressions les plus exaltées et les plus totales, le texte mérite analyse. Les thèmes, les distinctions subtiles qui circonscrivent des sous-groupes à l'intérieur même de la minorité dévote, les accents et les catégories qui, peut-être, participèrent à définir une version particulièrement canadienne d'être mystique, les influences subies par le texte et les influences du texte sur ceux qui l'auraient lu en Nouvelle-France, tout cela est offert à l'examen du chercheur pour qui la tradition chrétienne est en elle-même un objet.

Pour le canadieniste, il s'agira surtout de situer ce livre dans son contexte de production, c'est-à-dire dans le contexte des missions jésuites en Huronie. Il faut, je crois, penser ce livre avec tout ce que l'on sait de la détresse immense qui caractérise le milieu dans lequel évolue son auteur. Car ce qui devient de plus en plus difficile à saisir dans cette affaire, ce n'est pas l'attitude aborigène mais bien celle de ces quelques Européens qui semblent imperméables à la réalité culturelle dans laquelle ils font pourtant intrusion. Qu'un livre finalement tellement européen ait pu être patiemment rédigé par un homme si profondément plongé dans une des expériences d'altérité

les plus fortes de l'histoire en dit long sur le degré de certitude des mystiques français. Comment ne pas penser l'évasion du monde que ce livre propose comme une issue proposée pour les pères à une situation intolérable et, en même temps, comme la principale raison de leur insensibilité. La figure du martyr se profile aisément dans ces pages qui sonnent rétrospectivement comme d'étranges prophéties. Quel destin individuel les missionnaires poursuivaient-ils ? Ce destin à accomplir, ce dialogue intime avec Dieu, ce désir même d'une rencontre dans l'expiation la plus radicale, tout cela ne comptait-il pas finalement plus que les Hurons et leur salut ? C'est la question troublante que j'avoue m'être posée en refermant ce livre.

Pour l'historien de la culture, finalement, ce texte appelle bien des commentaires et des explorations. Le situer d'abord historiquement dans sa matérialité de livre. On en sait si peu sur les livres de la Nouvelle-France. Le situer aussi comme texte dans son historicité. Car ces livres de spiritualité du XVII<sup>e</sup> siècle ont une fonction décisive. Même s'ils connurent en leur temps une diffusion plutôt restreinte, ils furent les modèles de la surabondante littérature de dévotion populaire qui inonda le marché du livre durant les deux siècles suivants. Importance cruciale, mais sous-estimée, du livre religieux, et plus exactement du livre para-liturgique, dans la consommation canadienne française de produits culturels. Petits livres, mal imprimés, avec peu de texte, souvent stéréotypés, mais achetés massivement et qui suivent le canevas des grands textes classiques du genre. Et les livres de dévotion sont culturellement importants pour des raisons que l'exemple de *L'âme éprise du Christ Jésus* illustre très bien : ils organisent une représentation très forte du temps et du corps. En ce sens, parce que discours à la fois essentiellement européen dans ses références et canadiennement contextualisable, le livre de Chastellain mérite effectivement l'étude. Il apparaît comme une sorte de prémisse à l'incessant mouvement des transferts culturels qui vont s'enclencher, dans l'espace à travers l'Atlantique et, dans le temps, des mystiques du XVII<sup>e</sup> siècle canadien jusqu'aux lecteurs d'aujourd'hui.

Ollivier Hubert  
Professeur adjoint  
Département d'histoire  
Université de Montréal

\* \* \*

Thérèse Germain, *Les Ursulines de Trois-Rivières au XX<sup>e</sup> siècle*, Sillery, Anne Sigier, 2000, 337 p.

Thérèse Germain poursuit, dans cet ouvrage, l'histoire de sa communauté entreprise précédemment dans *Autrefois les Ursulines de Trois-Rivières : une école, un hôpital, un cloître* (Québec, Anne Sigier, 1997).